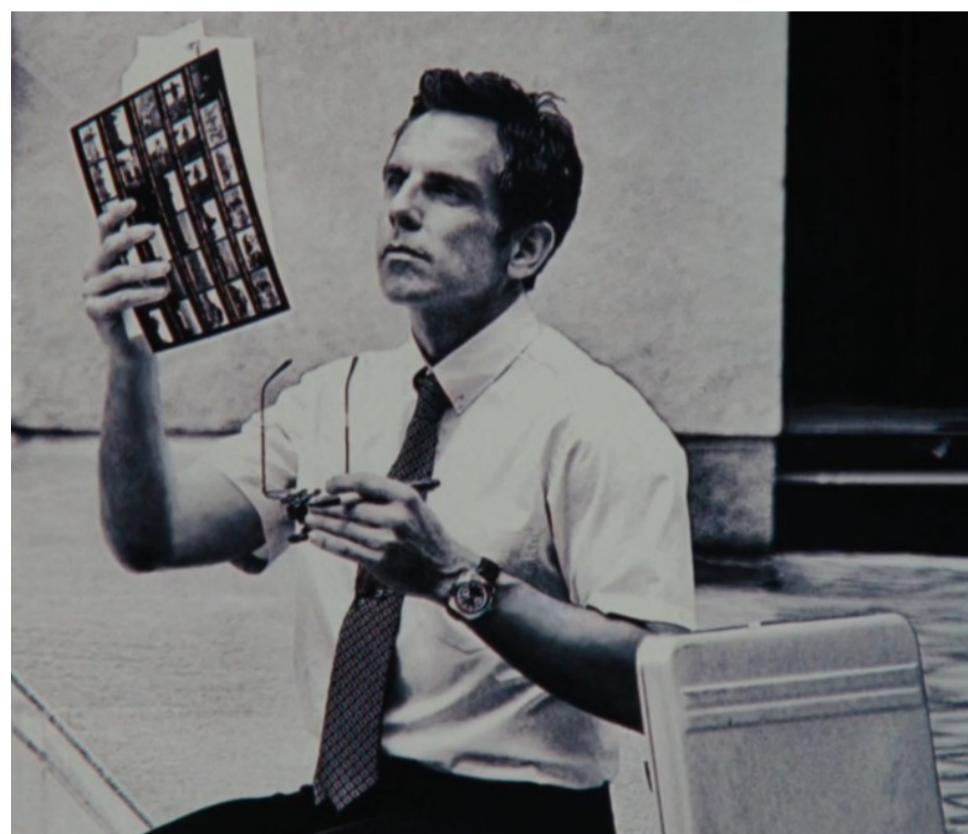


Édito :

Elle est simple la forme de ce petit journal. Noir sur fond blanc, quelques lignes de démarcation, 4 pages seulement et peu de caractères par catégorie. C'est avant tout un choix économique, la recherche d'une impression moins chère, presque pirate, qui nous a conduits à préférer une telle mise en page. Les logiciels d'infographie plus sophistiqués ont été abandonnés au profit de LibreOffice (« sacrilège » diront certains et je les entends), plus accessible qu'InDesign et plus précis que Canva. Mais alors pourquoi de tels choix, qui seraient inadmissibles dans une autre rédaction, sont ici acceptés ? La réponse est innocente, c'est que ces choix basiques de pagination ne contredisent pas les ambitions du journal.

Notre modèle n'est pas tant à chercher du côté de la grande critique cinéphile française des années 50 (*Positif*, *Les Cahiers du Cinéma*) que dans la critique marchande insérée dans la presse quotidienne depuis les années 30. L'idée de ce papier sera souvent de vous vendre les films et la salle de cinéma (à noter que, pour 17,90€ par mois, la carte UGC illimité permet également d'aller dans les cinéma Caméo, ce qui permet d'accéder à la quasi totalité de la programmation nancéienne). Ce numéro zéro nous sert à présenter notre mode d'emploi, et le lundi 12 septembre, un premier numéro complet sortira. G.V.



La Vie rêvée de Walter Mitty

Actus de la semaine

Yeon Sang-ho, après avoir déçu les spectateurs et la critique avec la suite de son classique *Le Dernier train pour Busan*, s'attaque à l'adaptation du manga à succès *Parasite* (1988-1994, Hitoshi Iwaaki). La série en live-action a décidé de remplacer le personnage principal par une femme jouée par Jeon So-nee. On espère que, dans leur tentative de moderniser l'œuvre originale, les auteurs prendront aussi une autre approche de l'urgence écologique, tant le traitement philosophique de l'œuvre originale semble aujourd'hui daté.

La série d'animation comique *Silex and the City* présentera des personnages doublés par un couple politique bien connu : Julie Gayet et François Hollande. Hélas, la série ne consiste plus aujourd'hui qu'en une simple transposition absurde des problèmes contemporains dans la préhistoire...

Critiques de la semaine

4 films sortis mercredi dernier

L'Hebdo-Ciné

Si l'origine de ce papier est de promouvoir la sortie cinéma, les critiques bénéficient bien évidemment d'une complète liberté quant à leur approche des films. À raison de 4 par semaine, elles pourront pencher vers l'éloge ou le blâme. Les rédacteurs se confrontent malgré tout à une contrainte de taille : 1200 caractères maximum !

Cette limite en laisse peut-être certains perplexes. Est-il possible de développer une idée ou une analyse dans un espace aussi restreint ? Non, bien sûr que non. *L'Hebdo-Ciné* (pour l'instant en tout cas) aspire moins à être la promotion égocentrique d'une vision unique du cinéma que le joyeux mélange d'opinions éclectiques des élèves de l'IECA. C'est-à-dire un support de partage. Dans la petite communauté que nous formons, la critique papier n'est pas une fin en soi. Si vous êtes en désaccord avec un avis tranché qui a été publié, rien ne vous empêche d'aller directement discuter avec son auteur. Si au milieu de l'année, sans jamais nous avoir contacté auparavant, vous pensez sincèrement avoir quelque chose d'intéressant à dire, n'hésitez pas à nous en faire part. Imprimer l'amour de l'IECA pour le cinéma, voilà la véritable et naïve ambition de cet hebdomadaire.

Face à l'aspect englobant de *L'Hebdo-Ciné*, nous avons besoin de quelques fidèles pour exister sur la durée. Si vous allez souvent au cinéma, que vous aimez écrire et/ou que vous avez des facilités avec la mise en page et l'infographie, merci de venir vers nous ! G.V.

Nous

La création avec Guillaume de *L'Hebdo-Ciné* m'a paru dès le départ comme une évidence. Je regarde un film par jour depuis mes 14 ans et vais au cinéma deux à trois fois par semaine. Une précision cependant : bien que je passe mes journées sur *SensCritique*, je n'y ai encore jamais écrit une seule critique. Paradoxal me direz-vous ? J'ai longtemps détesté les critiques de film, car je n'y trouvais pas la passion qui m'animait, et je reprochais souvent à leurs auteurs d'avoir des opinions véritablement radicales et hautaines en me disant : "Quel orgueil faut-il avoir pour juger une œuvre en quelques minutes, alors que des centaines de personnes ont mis des années à lui donner vie ?". Heureusement, cette perception de la critique cinématographique est très stéréotypée et a tendance à évoluer depuis quelques années. Je me suis donc enfin décidé à écrire moi aussi des critiques pour *L'Hebdo-Ciné*, sans aucune prétention, simplement parce qu'un avis, aussi insignifiant soit-il, tant qu'il est bien construit, peut toujours favoriser l'échange et transmettre l'amour du septième art. Notre intention est avant tout de partager notre passion avec des passionnés. J.L.

Les fondateurs de *L'Hebdo-Ciné*,
Guillaume VOLAND (G.V.) et
James LYNDON (J.L.),
deux jeunes cinéastes de l'IECA.

Everything Everywhere All at Once

"I put everything on a bagel".

Cette réplique résume parfaitement le long métrage de Dan Kwan et Daniel Scheinert. En effet, on pourrait presque croire que *tout* est dans *Everything Everywhere All at Once* : des passages comiques, souvent absurdes, d'autres contemplatifs, mais aussi des scènes d'action, du drame, des retournements de situation, des surprises. Bien qu'il soit riche et complexe, ce joyeux mélange très complet et très étrange ne perd jamais le spectateur qui est guidé du début à la fin dans un univers étonnant et fascinant.

Le questionnement métaphysique posé par le film est le suivant : "peut-on vraiment affirmer que rien n'a d'importance ?" Ne nous leurrions pas, *Everything Everywhere All at Once* n'est pas le nouveau *Stalker* ou le nouveau *Persona* du XXI^{ème} siècle. Il s'agit bel et bien d'un divertissement grand public, électrique et plaisant, qui ne se prive pas d'embrasser pleinement les codes du blockbuster Hollywoodien. De plus, la réflexion métaphysique portée par le film n'est pas radicalement novatrice ou révolutionnaire. Mais ce long métrage parvient malgré tout à introduire brillamment des thématiques purement métaphysiques dans un divertissement grand public, et nous l'en remercions. J.L.



Leila et ses frères

La maîtrise de Saeed Roustaei n'était plus à prouver et on retrouve dans ce film des traces de la folle énergie qui nous avait convaincu dans *La loi de Téhéran*. Son sens aigu du rythme et des dialogues fait filer à toute vitesse les 2h40 de cette fresque familiale. Il y a pourtant quelque chose qui a complètement changé dans la situation du réalisateur : après avoir travaillé en collaboration avec le gouvernement, il se voit maintenant interdit dans son propre pays pour avoir refusé les modifications demandées par son ministère. Effectivement, en racontant l'histoire d'une famille de chômeurs essayant de monter d'un échelon social, il les confronte à des problématiques économiques spécifiquement iraniennes. Le taux d'inflation en Iran navigue entre 8 et 40 % depuis plus de 20ans (à titre de com-paraison, l'UE a récemment enregistré une inflation record de 10%). Mais ce n'est peut-être même pas le constat le plus politique du film. Via le personnage du parrain, il invite à planter les derniers clous sur le cercueil d'une génération dépassée, propageant des valeurs comme des virus auxquels elle serait immunisée. Si je devais aussi résumer le film en une réplique, ce serait le triste bilan prononcé par Leila : « C'est quand les convictions prennent le pas sur la réflexion qu'on en arrive à cela ». G.V.

Le top 3 des meilleures citations de Shakespeare au cinéma

Un classement subjectif chaque semaine

1. *Runaway Train* - 1985 - Andreï Kontchalovski

Dans l'un des finals les plus déchirants de l'histoire du cinéma, le personnage de Manny, un évadé de prison violent, se sacrifie à la fois pour sauver les passagers d'un train et pour tuer son ennemi juré, le directeur de la prison. La dernière image du film est surimpressionnée par une citation de *Richard III* qui aurait tout aussi bien pu être une réplique du héros.

“No beast so fierce but knows some touch of pity.”

“But I know none, and therefore am no beast”

2. *Last Action Hero* - 1993 - John McTiernan

Lorsque Schwarzenegger parodie *Hamlet* avec l'humour typique des films d'action de l'ère Reagan, on l'entend dire “To be or not to be”, puis répéter “Not to be” pendant que l'arrière-plan explose.

3. *The Big Lebowski* - 1998 - Joel et Ethan Coen

Avant de disperser les cendres de son ami (qui lui reviendront dans la tête à cause du vent) sur une falaise, le personnage de Donny cite la mort d'Hamlet en susurrant “Good night, sweet prince”. G.V.

Carte blanche

Une pensée libre, conclusive ou non, autour du cinéma ou à côté.

Le numéro 0 que vous tenez entre vos mains est une édition spéciale partagée entre la démonstration et l'explication. En temps normal, un monument comme *Everything Everywhere All at Once* aurait bénéficié d'un peu plus de place, peut-être de quelques pages supplémentaires qui croiseraient les avis de la rédaction. Il est si excessif et délirant par certains aspects qu'on est amené soit à l'aduler, soit à le détester. C'est le cas, selon nous, des plus grandes œuvres cinématographiques.

Dans un monde où tout, même l'art, a tendance à être considéré comme un pur produit de consommation, nous sommes heureux de découvrir des longs métrages comme *Everything Everywhere All at Once* qui sont bien plus que de simples divertissements ! Puisque ceux qui luttent de manière trop extrême contre le système sont souvent noyés dans la masse, nous apprécions de voir que des grosses productions de cette envergure ne sont pas uniquement des produits marketing, mais des œuvres riches et bouleversantes. J.L.